

10949 FEMMES

de Nassima Guessoum – Production GREC 2014

Avec le soutien du CNC, CGET - Commission Images de la diversité
Aide à la création cinéma du Val de Marne, Périphérie
Bourse Brouillon d'un Rêve, la SCAM



Une production LE GREC
Avec le soutien du CNC - F 8018 Commission Images de la diversité - Le Val de Marne Périphérie d'un rêve
Aide à la création cinéma du Val de Marne - Bourse Brouillon d'un Rêve - la SCAM



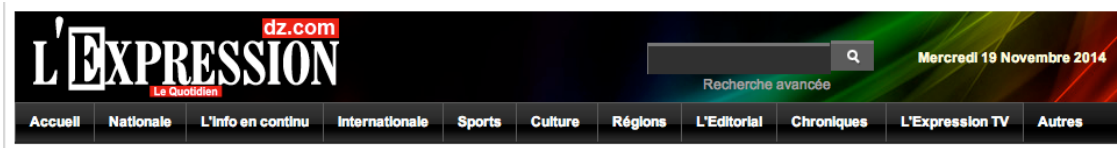
REVUE DE PRESSE

L'expression DZ

Clôture des JCA 2014

15/11/2014 – Adel MEHDI

Disponible sur : <http://www.lexpressiondz.com/culture/205506-femmes-10949-decroche-le-prix-du-meilleur-documentaire.html>



CLÔTURE DES JCA 2014 Femmes 10949 décroche le Prix du meilleur documentaire

Par Adel MEHDI - Samedi 15 Novembre 2014

Taille du texte :



Nassima Guessoum en larmes en recevant son prix, L'Union arabe du cinéma est née

Un nouveau prix a été institué aux JCA, celui de «l'Union générale des associations cinématographiques arabes» qui est revenu au cinéaste égyptien Ahmed Atef réalisateur de Avant le printemps.

Le rideau est tombé sur la 5e édition des Journées cinématographiques d'Alger,

mercredi dernier à la salle El Mouggag. Le jury présidé par le cinéaste Abdelkrim Bahloul et accompagné par la productrice Fatima Ouazane, le professeur en cinéma français Philippe Jalladeau, la critique égyptienne Neamet Allah Hassan et le cinéaste italien Giorgio Cugno ont récompensé la réalisatrice Nassima Guessoum pour son oeuvre 10949 femmes, le Grand Prix du documentaire des 5e Journées cinématographiques d'Alger.

Dans son documentaire 10949 femmes, la cinéaste a donné la parole à l'une des premières militantes de la cause nationale, Nassima Habal, et à ses compagnes de luttes et de cellule, combattantes de l'ombre. Dans cette même catégorie, le Prix spécial du jury a été attribué à Bahia Bencheikh Lefgoun et Meriem Achour Bouakkaz, coréalisatrices de Hna Berra traitant de la condition de la femme algérienne et son rapport à l'espace public. Le jury présidé par le cinéaste Abdelkrim Bahloul a également décidé d'attribuer une mention spéciale au documentaire Algérie, la dernière génération réalisé par la cinéaste française Eveline Garcia Jousset.

Le jeune réalisateur franco-algérien Mohamed Bourokba dit Hamé a, pour sa part, reçu le Prix du meilleur court métrage pour Ce chemin devant moi relatant une nuit d'affrontements, dans une cité française de la banlieue, entre les jeunes et les forces de l'ordre avec comme vedette Réda Kateb qui était présent lors de l'ouverture avec le film Loin des hommes. Pour son second court-métrage intitulé Passage à niveau, le cinéaste algérien Anis Djaad s'est vu attribuer le Prix spécial du jury de cette catégorie. En l'absence du cinéaste, c'est son assistant Nadjib Oulebsir qui a réceptionné le prix. Deux mentions à des courts métrages talentueux: Suicide de Redouane Beladjila et Culture d'apparence de Myriam Chetouane. Le Grand Prix du public basé sur le vote des spectateurs présents lors des projections des films de la soirée a été attribué au documentaire Boumediene, thaïr yabni daoula (Boumediene, un révolutionnaire construit un Etat) réalisé par Fethi Jouadi.

A rappeler que le documentaire qui a été produit par Al Jazeera Documentaire et qui a été diffusé sur la chaîne qatarie le 31 octobre, a dépassé le 1 million de vues sur YouTube. Un nouveau prix a été institué par les organisateurs, à savoir celui de «l'Union générale des associations cinématographiques arabes» qui est revenu au cinéaste égyptien Ahmed Atef réalisateur de Avant le printemps. Les membres de l'Union arabe des associations de cinéma est composée de l'Egypte, (présidence), de l'Algérie (secrétariat général), du Maroc et de Oman. Ce prix a été décerné pour la première fois lors du dernier festival de Rabat, à Alger par le président du Festival d'Alexandrie Alamir Abaza. S'agissant du concours national du scénario, le jury composé de trois des membres des jurys des JCA, du cinéaste Abdelkrim Bahloul, de la productrice Fatima Ouazane et du professeur en cinéma français Phillipe Jalladeau, a choisi pour le Prix du meilleur scénario du court métrage, Ammar Si Fodhil pour son scénario La fille de mon quartier. Deux mentions ont été accordées par le jury: mention pour scénario court métrage, pour Mohamed Stiti et Kamel Rouini, coauteurs de La grandeur de l'aube et mention pour scénario documentaire. Enfin, il faut rappeler que les JCA ont été organisées par l'Association des réalisateurs indépendants, A nous les écrans, avec le soutien du ministère de la Culture et en collaboration avec l'Office national des droits d'auteurs (Onda). Pour sa cinquième édition des Journées cinématographiques d'Alger (JCA), l'Association a reçu plus de 243 films pour cette édition, 30 productions ont été sélectionnées dont trois longs métrages, neuf documentaires et 18 courts-métrages. Pour l'organisation de cette manifestation, les JCA ont bénéficié du soutien de l'opérateur Mobilis et du groupe Ben Amor. Dans le domaine de la coopération internationale, les JCA ont bénéficié du soutien du service culturel et audiovisuel de l'ambassade de France et de l'Institut français.

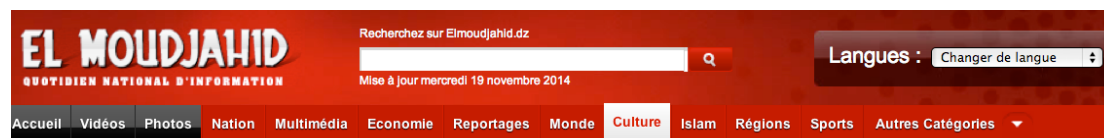
Beur TV diffuse la cérémonie de clôture des JCA 2014

C'est une première pour les Journées cinématographiques d'Alger. La cérémonie de clôture a été diffusée intégralement par la télévision Beur Tv. Cette dernière qui est partenaire média des JCA a filmé l'essentiel de la manifestation et interviewé plusieurs invités de ce festival à Alger. Une initiative louable, qui sera probablement rééditée l'année prochaine avec sûrement plus de moyens.

El Moudjahid

Journées cinématographiques d'Alger : Retour en images pour Nassima Hablal
18/11/2014 – Salah AREZKI

Disponible sur : <http://www.elmoudjahid.com/fr/actualites/69590>



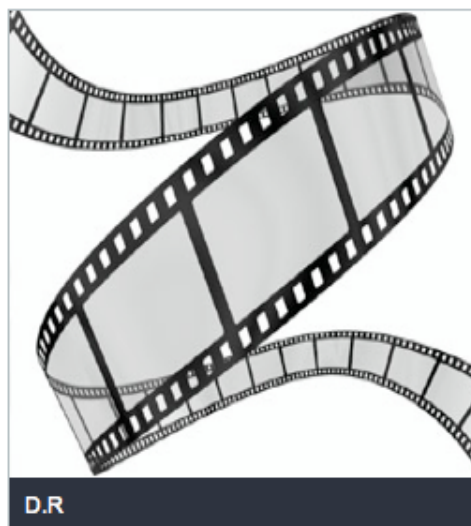
Vous êtes ici : Accueil > Culture > Détail

mercredi 19 novembre 2014 11:13:17

Journées cinématographiques d'Alger : Retour en images pour Nassima Hablal

Décédée le 14 mai 2013, à 85 ans, la moudjahida Nassima Hablal s'est rappelée mercredi dernier à notre bon souvenir par le biais d'un documentaire diffusé dans le cadre des Journées cinématographiques d'Alger.

PUBLIE LE : 18-11-2014 | 0:00



Décédée le 14 mai 2013, à 85 ans, la moudjahida Nassima Hablal s'est rappelée mercredi dernier à notre bon souvenir par le biais d'un documentaire diffusé dans le cadre des Journées cinématographiques d'Alger. C'est une autre Nassima que nous a restituée le film de Nassima Guessoum, une dame d'un âge certain, mais enjouée, espiègle et briseuse de tabous. Une âme d'adolescente sous des cheveux blancs. D'entrée, la réalisatrice nous entraîne dans la modeste demeure de la militante, comme pour nous signifier que les héros ne finissent pas nécessairement dans un palais. Un

réchaud plat à deux feux posé sur un appareil qui a dû être, en son temps, une cuisinière, des banquettes, et les habituelles photos-souvenirs en noir et blanc. Nassima se prépare pour le « tournage en extérieurs », sa robe d'une autre époque ne lui plaît pas trop, un sursaut de coquetterie : il faudra qu'elle s'en achète une autre... quand elle aura de l'argent. La moudjahida fait partie des 10.949 femmes (le titre du film qui lui est consacré) répertoriées comme combattantes de la guerre de Libération, et elle touche une pension à ce titre, qui lui permet de vivre, sans « risque » de s'enrichir. Elle n'a pas de problèmes d'argent, mais des problèmes avec l'argent : « Je ne sais pas le garder, dès que j'en ai, je le dépense à droite et à gauche », quand elle ne le donne pas. Nassima passe sans transition de l'émotion contenue, à la joie débridée, elle préfère rire aux larmes plutôt que de se laisser aller aux pleurs. Quand on lui pose une question directe, voire dérangeante, elle répond par une chanson, car « la Dame était peu bavarde lorsqu'il s'agissait de parler d'elle-même. Lui arracher des éléments pour essayer de constituer une biographie était un travail de mineur de fond. Dès que votre attention se relâchait d'un regard, elle prenait le large pour parler de celles et ceux qu'elle avait rencontrés dans sa vie tumultueuse de militante de la première heure », dira-t-elle Boukhalfa Amazit qui l'a interviewée pour la première fois.

Plus souvent, elle chantonne quelques paroles, puisées du fond de sa mémoire, de son répertoire de jeunesse, elle en appelle à Juliette Gréco :

Pourquoi me questionner ?
Je suis là pour vous plaire
Et n'y puis rien changer
Je suis comme je suis
Je suis faite comme ça

Nassima connaît la chanson française, tout comme elle a connu l'envers du décor, la haine, le racisme, l'exploitation, mamelles de la colonisation, horreurs sans paroles et sans refrains. Elle se souvient qu'avant d'être secrétaire du Comité de coordination et d'exécution (CCE) du FLN, elle a été secrétaire au « Gouvernement Général », durant les années 1940/50. Elle aurait pu être une de ces rares « indigènes émancipées », par les études ou la naissance et s'abandonner aux caprices des éléments. Mais c'était mal la connaître, les massacres du 8 mai 1945 heurtent les sentiments nationalistes de la jeune fille de 17 ans, qui s'engage alors résolument dans la lutte, sous l'égide du Parti du peuple algérien (PPA). Dès le déclenchement de la lutte armée, au 1er novembre 1954, elle s'engage dans les réseaux action, et elle rencontre Abane Ramdane. Visite guidée à l'ancienne maison familiale, près du jardin du Hamma, premier refuge clandestin, où fut tiré à la machine à écrire, le premier numéro d'El Moudjahid. « La maison n'existe plus, mais il reste ce bout de jardin, avec ses quelques arbres où je viens me recueillir de temps en temps. Je revis une époque héroïque. » Puis, les événements s'enclenchent : la lutte clandestine a ses risques et ses périls, et le moindre n'est pas d'être arrêté. En 1957, Nassima est arrêtée, et connaît les premières affres de « la torture industrielle », c'est sa propre formule, une pratique systématique dans tous les centres de détention qu'elle va connaître, notamment la sinistre « Villa Sésini ». Toujours aussi peu disert lorsqu'il s'agit de parler de sa personne, Nassima évoque brièvement les hurlements des torturés, pour mieux épouvanter ceux qui attendaient leur tour. Puis, elle invoque la mémoire encore vivace d'une de ses compagnes de cellule, la militante de gauche, Nelly Forget qui raconte comment Nassima a trouvé la parade à la terreur. « Elle avait ramené avec elle une de ces couvertures bariolées, elle l'étendait par terre, puis on s'asseyait dessus, et elle me racontait son voyage à Fès, et nous nous évadions de cette manière. » Ce devait être à cette même époque que Farid El Atrache chantait son voyage en tapis, en volant au-dessus du Maghreb en ignorant l'escale algérienne. Retour dans le gîte modeste où Nassima a donné rendez-vous à une autre grande figure du combat pour l'indépendance, Baya Laribi, plus connue sous son nom de guerre de Baya Al-Kahla. Elle l'a rencontrée pour la première fois à Tunis, où elle s'est retrouvée après qu'elle ait obtenu sa liberté provisoire, sur intervention de l'ethnologue Germaine Tillon. L'un des grands moments du film : tout en feuilletant l'album de famille, Baya ne peut empêcher les souvenirs du passé de l'assaillir, notamment le viol collectif dont elle a été victime. « Ce n'est que bien plus tard que j'ai raconté ça à mon père.

Il m'a alors pris dans ses bras et m'a dit : « ça ne fait rien ma fille, tu nous as apporté la liberté ! » Mais ces instants terribles sont vite écartés de la main, et on tourne la page de l'album : là c'est « le commandant Azzedine, le baroudeur des commandos Ali Khodja », note Baya. Puis, on évoque le mariage avec le défunt officier de l'ALN, Mohamed Benmokeddem, que Nassima a épousé juste après l'indépendance : « Il s'est empressé de m'épouser, parce que j'étais très courtisée, et qu'il avait peur de la concurrence », commente-t-elle malicieusement. De cette union naîtra un fils, Youcef, que l'on aperçoit brièvement au début du film, et qui décèdera en novembre 2011. Un moment dramatique rendu avec beaucoup de pudeur et surtout avec ce sentiment d'injustice que Nassima exprime avec cet humour, que l'on dit être parfois la forme exacerbée de la douleur. C'est sans doute l'un des moments les plus intenses de ce documentaire qui n'insiste pas sur la mort, et l'enterrement discret de Nassima, mais plutôt sur l'image vivante de celle qui n'avait « plus peur du regard des autres ». À un tournant du film, cette grande dame dit à propos de ses compagnons de lutte que « d'en parler, ça les fait revivre ». Nassima n'a pas eu le temps, ou le désir d'écrire ses mémoires, mais nous avons sous nos yeux, ce grand livre d'images que Nassima Guessoum a ouvert pour nous, et pour les générations à venir.

Salah Arezki

- <http://chroniques-algeriennes.blogs.liberation.fr/>

A Bejaia, «10 949 femmes» ou la parole libérée

[Samir Ardjoum](#) 6 septembre 2015

(mise à jour : 8 septembre 2015)



5 septembre 2015. Algérie, Béjaia. Les 13e Rencontres Cinématographiques ouvrent le bal avec un immense film où le regard de l'auteure (Nassima Guessoum) épouse celui d'une femme, simple et libre à la fois. Nassima Hablal, une des héroïnes "oubliées" de la guerre d'indépendance algérienne.

La première fois, ce fut à Alger. En 2014. Le soleil, étrangement, baignait dans la pièce bleutée de la salle El-Mouggar. Soleil qui surgissait d'un écran où la caméra tremblotante de Nassima Guessoum venait régler les comptes d'une longue ardoise officiellement navrante. Celle qui affichait une quantité désagréable de films «hyper» propagandistes sur l'héroïsme et qui continuait de polluer les « cinémas d'Algérie ». Guessoum, donc. Taille moyenne, constamment en doute, un regard toujours en mouvement et une émotion intacte. Elle est là. Belle et bien là. Elle en a fait des festivals. Elle en a répondu à des questions plus ou moins intéressantes. Mais elle est toujours là. Et cette fois-ci, elle ouvre le bal des [Rencontres Cinématographiques de Béjaia](#), édition 2015 Rapidement. Béjaia abrite depuis treize ans la plus importante manif' cinoche du pays. Aujourd'hui gérées par les bénévoles de l'association [Project'Heurts](#), « Les Rencontres » est en passe d'installer durablement une idée, un esprit, un souffle qui surprend encore et toujours par la notion de risque généré par les films projetés. Le film de Guessoum est de ceux-là. Dans son film *10.949 femmes* Nassima Guessoum rend hommage aux «combattantes de l'ombre» à travers la biographie de Nassima Hablal, une des premières militantes du mouvement national.

Quelque part dans un passé algérien qui porte en lui des résonances avec la société actuelle, se terre Nassima Guessoum. Pourquoi ? Pour cerner, enfin, les rouages qui permettent à la grande Histoire de tutoyer celle des petites-gens, les discrets. Parmi eux, [10.949 femmes](#). Et parmi elles, une certaine Nassima Hablal. Même prénom que la cinéaste, même bagout, même regard pénétrant et tendre à la fois. Ces deux-là devaient se rencontrer. Il aura fallu une guerre d'indépendance, des décennies plus ou moins généreuses et l'année 2014 pour que le cinéma les réunisse, pour que leurs voix se mêlent et démêlent dans la foulée, leurs doutes. Voir ce film, c'est écouter une parole devenir LE laboratoire de sons et d'images que le cinéma de ce pays a tant besoin. Puis, quelque chose arrive. On ne s'y attendait pas. Mais cette chose est là, devant nous et ne nous prend jamais en traitre. D'abord, Hablal aime sortir. Quitter son domicile. Montrer à Guessoum son histoire. Ses traces silencieuses. Guessoum écoute, réponds, se

tait. C'est une démarche filmique instantanée et toujours réfléchie. Puis un surgissement. Pas de doutes. Juste un appel. «Youcef». Puis une seconde fois. Hablal appelle son fils. Il ne vient pas. Elle se trouve sur le pas de la porte. Elle avait l'intention de sortir. Elle décide de rentrer à la maison. Chercher Youcef. La caméra reste sur ce pas de porte. Sur cette histoire qui va finir par s'achever. Le plan dure peut-être 6 secondes. C'est long et triste à la fois. Plus de Hablal, plus d'anecdotes, de traces silencieuses, juste un «Youcef» qui continuera de résonner dans les travers du récit.



Plan suivant. Un portrait photographique de Youcef, enfant. Là, le spectateur comprend trois choses. D'abord, la disparition du fils, lien entre la grande Histoire et celle plus intime de sa mère. Puis le fait que la seconde partie sera plus dure, plus serrée, sombre. Enfin que ce film n'est que du cinéma et rien d'autre. Car il faut épouser une véritable conscience cinématographique pour peaufiner cette transition, l'accepter aussi et en faire un pont entre deux rives, entre deux attitudes, entre deux âges aussi. Là encore, Guessoum pose avant tout des questions de cinéma pour filmer les allers-retours dans l'Histoire d'un pays à travers la complexité de ses images. Puissant et vital.

Dernière chose. Hablal chantait beaucoup. Elle avait son répertoire. Sans doute Tino Rossi, peut-être Arletty et son « Comme de bien entendu » ou bien « Avec son tralala » campée par la délicieuse Suzy Delair. J'aime à le croire. A l'imaginer. Or, lorsque le film quitte l'écran, le bruit des gens vient amplifier le parterre des cinéphiles. Certains se rapprochent de la scène où se tiendra le débat, d'autres saluent des amis, pendant ce temps les « officiels » (représentants de l'Etat) quittent définitivement le cinéma en allant fureter du côté de l'ennui et moi, dans tout ça, j'écoute encore Hablal chanter. Mais autre chose, un truc qui me fera toujours songer à elle. Un truc tel que «Bring it on home to me» où les paroles pourraient devenir l'idée de ce film et qui dirait en substance : « If you ever change your mind, About leaving, leaving me behind, Oh-oh, bring it to me, Bring your sweet loving » (« Si jamais tu changes d'avis, En me quittant, en me laissant derrière, Rends moi, Rends-moi ton doux amour»).

La parole fut respectée.